

RELIGIONS

qu'on peut remercier ensemble Dieu de se révéler aux pauvres, aux exclus, les chrétiens doivent pouvoir ensemble la reconnaître, cette révélation, pour la célébrer et la renvoyer au monde. C'est dans la mesure où ils se rassembleront qu'ils pourront évangéliser à la fois les exclus eux-mêmes et les autres hommes.

Patrick GIROS.

Religions et travailleurs sociaux

PAR PATRICK GIROS

ALORS qu'on déclare vivre facilement sans Dieu, alors que les hommes sans religion prolifèrent, il me semble que s'inventent dans le secret, ou sur le devant de la place publique, au prétoire comme dans la rue, des religions nouvelles. Dans le champ du travail social, particulièrement, beaucoup ne repoussent pas la tentation de sacraliser leur recherche, leur organisation, leur spiritualité, leurs habitudes.

La religion juive, que l'on peut reconnaître comme un type de religion très pur, s'appuie sur les concepts de Temple et de Loi. Le Temple de Jérusalem, c'est le signe de la faveur divine, le résultat des promesses, c'est le lieu concret signifiant la préférence de Dieu pour son groupe, sa race. La Loi, c'est l'ensemble des livres interprétant l'histoire du Peuple, la somme des habitudes qui ont transformé les esclaves sortant de l'Égypte en un Peuple, structuré hiérarchiquement, doté de mille mœurs révélant et signifiant l'intimité de Dieu avec son Peuple. Une des grandes différences qui ont finalement opposé entre elles le judéo-christianisme et la religion juive, c'est l'importance donnée aux Livres Saints. La religion juive est demeurée *la religion du Livre*, et St Paul est toujours actuel lorsqu'il oppose l'esprit et la lettre, lorsqu'il déclare que Jésus-Christ mort et ressuscité est la seule source de l'unité des chrétiens entre eux. L'interprétation des Livres Saints, dans la foi chrétienne, ne dispense en aucune manière de l'actualisation de la Mort et de la Résurrection de Jésus-Christ, du développement du dépôt confié « une fois pour toutes » à l'Église de Jésus-Christ.

Dans le travail social, deux orientations sont majoritaires : les *techniciens silencieux* et les *politiciens triomphants* ; collec-

RELIGIONS

tivement, il y a toute une tentative pour sacraliser soit la technique, soit la politique, pour leur donner une signification globale, totale. Je voudrais suggérer ici comment le processus s'enchaîne, s'entraîne.

Les politiciens triomphants

Tout d'abord, une prise de conscience se fait progressivement : il n'y a pas de véritable intervention, il n'y a pas d'efficacité certaine dans l'action sociale si elle n'est pas globale. Quelques personnes peuvent mourir à la tâche sur un arrondissement de Paris, assistants sociaux, éducateurs, psychiatres ou psychologues, animateurs, le quartier continue de secréter ses inadaptés, de faire proliférer ses « cas sociaux ». Il y a quelques années, des congrès de travailleurs sociaux, et surtout, acceptons de le reconnaître, les événements de Mai 68, ont accéléré cette prise de conscience, au point de troubler les organisations existantes, de miner les institutions traditionnelles.

Les politiciens triomphants, en viennent à penser que les solutions globales se confondent avec les solutions politiques. Le travailleur social devient alors l'agitateur social, qui renvoie à une population donnée les inadaptés qu'elle engendre, qui prépare la prise de pouvoir nécessaire à la vie de la population considérée. Le travailleur social serait d'abord un militant politique, et la cellule locale critiquerait son action en lui révélant sa signification, dans le sillon du parti auquel elle serait liée. Le développement théorique devient alors inéluctable, et la prise de conscience politique devient religion. Cette religion se pratique dans de nombreuses sectes dont l'organisation se fait de plus en plus cohérente : maoïstes, trotskystes, P.S.U., P.C... Ce n'est pas l'appartenance à ces différents partis que je mets en question, mais leur facilité à dégénérer en religions nouvelles.

En effet, une Loi a des prétentions d'universalités : ce sont les livres de Marx et de Lénine. Les interprètes sont nombreux, et prétendent chacun donner la signification véritablement marxiste-léniniste des événements contemporains. Nombreux sont les nouveaux exégètes dont la seule culture est marxologique, dont la seule histoire est celle de la dialectique, dont la seule science se veut sociale, économique. Toutes les activités, tous les phénomènes contemporains sont expliqués, démontés, appréhendés par leur seule dimension politique. Bientôt l'organisation politique de base devient une cellule de secte, le seul

PATRICK GIROS

économique, social et politique actuel, elle provoque le chrétien à l'émerveillement devant les signes du Royaume qui se construit, et à la dénonciation des injustices qui se commettent et s'entraînent les unes les autres.

Cet émerveillement devant les signes du Royaume ne peut être assimilé au *Te Deum* qu'on chante après la victoire, à l'action de grâces après le repas en commun. L'émerveillement du chrétien, c'est de reconnaître dans la croix, signe de mort, une victoire sur le péché, le rétablissement de l'alliance nouvelle et éternelle, la volonté incouée du Père confondant la mort, là précisément où elle apparaît la plus forte. La dimension critique de la foi oblige toujours à chercher plus loin, à ne pas se satisfaire des solutions, des compromis qu'inventent astucieusement les pouvoirs. Au niveau individuel, Jésus allait toujours au devant de l'exclu ; au niveau collectif, Jésus « passant au milieu d'eux, allait son chemin ». Le discours de la foi pourra toujours critiquer le discours politique, idéologique, au nom même de Jésus-Christ, en qui nous reconnaissons l'humanité divinisée, Dieu fait homme. La foi chrétienne oblige à prendre des distances avec n'importe quelle idéologie, n'importe quel système, n'importe quel projet, non pas pour se méfier comme a priori, mais pour ne pas confondre le visage du Christ avec je ne sais quelle nouvelle idole. En même temps, il faut déclarer que certaines idéologies n'ont vraiment rien à voir avec la foi, qu'elles la relèguent dans la vie privée, l'excluent de toute vie publique : cette distinction même exclut toute la dimension critique de la foi. Les chrétiens ont à inventer — c'est une des grandes tâches de l'Eglise post-conciliaire — les institutions capables de critiquer les idéologies locales, nationales et internationales.

C'est que la foi est également un don de Dieu à une communauté rassemblée : je ne peux guère cultiver ma foi dans mon jardin, c'est nécessairement au milieu des hommes, au milieu des chrétiens, que je reconnais la foi de l'Eglise, que je perçois la foi de l'Eglise. C'est en communion avec mes frères que je peux professer la foi en Jésus-Christ. Pour les travailleurs sociaux, présents à tant de souffrances, tant d'injustices, il me semble que cette *dimension de communion* devrait les pousser à un partage fraternel de toutes leurs expériences pour alerter les autres chrétiens sur leur responsabilité. Je ne veux pas défendre ici tous les rassemblements pieux où l'on veut se donner du courage pour reprendre la tâche quotidienne, je veux dire l'importance d'une réflexion et d'une action commune des travailleurs sociaux chrétiens, interrogés jusque dans leur foi par la communion aux marginaux, aux exclus. S'il est vrai

et l'action. L'animation d'une population éveille tant d'aspirations, tant de désirs qu'on n'a pas le droit de jouer à l'apprenti-sorcier.

Mais n'est-ce pas réclamer une autonomie au travail social ? n'est-ce pas inventer un *nouveau militantisme social* où les professionnels seraient les agents du discours social, permettraient la communication là où elle est grippée, bloquée là où elle dégénère en violences, incompréhensions, excommunications ? Il me semble que là devrait être le *débat d'aujourd'hui* : si la ville d'aujourd'hui engendre l'acculturation, la « désocialisation », si le projet industriel coupe les hommes de leurs racines et de leurs liens, il convient d'inventer un nouveau mode d'être ensemble, une nouvelle manière de communiquer. Les chrétiens, là où ils sont, ne peuvent se désintéresser de ce débat ; plus, ils ne peuvent se priver d'animer le débat, d'organiser le débat de sorte que les idéologies puissent se reconnaître, que les projets puissent s'identifier et s'harmoniser, que les personnes puissent s'animer et prendre leurs responsabilités. Mais ils ne peuvent pas confondre leur projet d'action sociale, leur action de politisation avec la clef du Royaume de Dieu ; ici, maintenant, ils doivent mener leur combat social, leur lutte pour une plus grande fraternité, mais ils savent bien que cette démarche sera toujours critiquée par l'Évangile de Jésus-Christ et qu'ils doivent toujours nourrir leur foi en Jésus-Christ qui, seul, a vaincu le péché et le monde, au sens johannique du terme.

Mais qu'est-ce que cette foi résiduelle ? La foi peut-elle se dégager de tout contexte religieux, de tout Temple, de toute Loi ? Est-ce que l'on ne risque pas l'illuminisme, le spontanéisme, la fausse mystique, ou, tout simplement, la secte ? Pour les travailleurs sociaux, il convient de rappeler les deux dimensions de la foi qui grandissent actuellement dans l'Église et qui interrogent sa manière d'être avec les autres.

La foi est la réponse inouïe de Dieu à la question fondamentale de l'homme : sans cesse, le dialogue entre Dieu et les hommes se creuse, s'approfondit au long de l'existence, exhortant les hommes à changer leur cœur de pierre en reconnaissant leur Père commun. La foi comprend une *dimension critique* essentielle : c'est la matière même de leur vie quotidienne, ces mille relations nouées avec la clientèle, le sens qu'on leur donne, l'orientation qu'on leur reconnaît, qui doivent être critiquées par l'Évangile de Jésus-Christ, jusque et y compris dans leur dimension politique. La foi ne peut se réduire au fonctionnement le meilleur possible du système

endroit où l'on peut comprendre, où l'on peut soi-même expliquer aux autres ce qui se passe : le chef local devient le prêtre qui donne l'interprétation véritablement fidèle à la Loi, qu'on commente avec la passion des néophytes. Régulièrement, les groupes locaux se rassemblent pour se livrer à des défilés, des manifestations, qui par leur héroïsme (la répression est souvent féroce), leur idéalisme (les thèmes sont parfois bien généraux) et leur insignifiance (de nombreuses manifestations parisiennes en cet hiver 1971, ils n'ont pas dépassé quelques centaines de participants) deviennent de nouvelles formes de sacrifices généraux. La répression occulte engendre le mythe de la persécution : on sait bien nettement de quel côté sont les méchants, et le combat, le sacrifice lui-même, fait des militants les purs.

Sans négliger l'analogie qu'il y aurait à faire entre les pauvres d'Israël et les prolétaires d'aujourd'hui, la pure et simple identification des deux catégories montre que l'idéologie est devenue religion exclusive, totale. Un vocabulaire d'initiés permet une communion immédiate entre les militants fanatiques, une compréhension amusée avec les sympathisants, ceux qui sont en cours d'initiation, une certaine hauteur méprisante pour ceux qui profitent du système, attendrie pour ceux qui en sont les victimes. Avec les militants du groupe politique, qui sont les fidèles de notre nouvelle secte, le jeune camarade découvre avec émerveillement le monde qui l'entoure. Dans l'assurance d'être dans le sens de l'histoire, il interprète tous les événements mondiaux comme les lieux du grand combat mondial contre l'impérialisme et consolide sa foi à la vue des divers champs de bataille où ça se joue, ça se bat, ça se gagne.

Le nouveau Temple de ces croyants, c'est justement le pays où la révolution, guidée par un prestigieux héros, permet au peuple de vivre la liberté dans l'égalité. C'est précisément là que ces diverses religions s'excluent l'une l'autre et ont bien du mal à perdurer : d'abord l'histoire moderne va bien vite dans ses tentatives de mise en place de nouveaux socialismes, ensuite chaque événement modifie les cartes des uns et des autres, et l'atout change sans cesse de main. Tel essai socialiste devient le modèle grâce auquel on lit toutes les informations, on s'oppose à toutes les réformes, on nie tout essai révolutionnaire. La distance géographique, l'étrangeté culturelle permettent les généralisations les plus rapides, puisqu'elles sont incontrôlables : elles engendrent à leur tour une espèce de foi aveugle, une certitude qui tient lieu d'absolu. La vérité étant enfin historique, il suffit d'organiser la révolution, de préparer le grand jour de la réconciliation.

Dans le travail social, ce qui importe alors, c'est la relation

RELIGIONS

de la cellule de base au Parti : l'un comme l'autre peuvent rapidement devenir objets de culte. Si l'on attend que le Parti couvre, oriente les comités de base, on fera davantage confiance aux syndicats de travailleurs sociaux, on entraînera les jeunes dans les manifestations. Si l'on compte sur le comité de base, on triera davantage parmi les jeunes pour repérer les militants possibles. De toutes façons, on risque la secte, soit très hiérarchisée, soit éclatant en chaudes communautés : le risque est d'ailleurs bien intéressant à courir.

Les techniciens silencieux.

Lorsque les travailleurs sociaux que j'appelle politiciens triomphants arrivent à quelques résultats, évolutions personnelles, actions de groupe, mouvement de congrès, d'assemblées., alors les techniciens silencieux s'alarment : Ces jeunes gens, en politisant toutes les interventions sociales, en introduisant la dimension politique aussi bien dans la relation aux jeunes que dans la réunion de synthèse, veulent modifier l'essentiel de l'action sociale qui doit être protégé. Tant qu'il s'amuse dans leurs cercles, on peut les craindre secrètement, tout en ironisant publiquement sur eux. A partir du moment où ils critiquent l'action sociale traditionnelle, le comportement quotidien des travailleurs sociaux, alors plus de pitié : on doit les écraser, les vaincre, les exclure. Les passions récentes à propos d'incidents mineurs dans certaines assemblées montrent qu'il ne s'agit pas d'un mouvement d'humeur, d'une incompréhension superficielle ou verbale, mais bien d'un autre système totalitaire, exclusif, qui a du mal à dire son idéologie.

Il me semble reconnaître là aussi une certaine volonté d'obéir à une Loi : ce sont ici les livres de Freud. A moins de les lire dans le texte, ils sont difficiles à lire : cela permet à de nombreux interprètes de tenter la synthèse des explications freudiennes, et à de plus nombreux disciples de trouver enfin une sécurité totale. Chaque personne, chaque enfant devient alors le sujet d'une analyse sauvage, où l'on risque de projeter tous les problèmes personnels, où l'on psychologise tous les éléments du problème. Ces analyses se pratiquent couramment, au désespoir des spécialistes, au niveau individuel ; on les généralise facilement au niveau collectif : tel secteur, telle population, ayant subi tel traumatisme, n'a guère pu dépasser sa période anale... Lorsque l'explication devient totale, au niveau du destin d'un enfant, de l'attitude d'une famille, du compor-

PATRICK GIROS

nation, de l'humanité. La politique est une manière exigeante — mais non la seule — de vivre l'engagement chrétien au service des autres... Une attitude envahissante qui tendrait à en faire un absolu, deviendrait un grave danger. Tout en reconnaissant l'autonomie de la réalité politique, les chrétiens sollicités d'entrer dans l'action politique s'efforceront de rechercher une cohérence entre leurs options et l'Evangile, et de donner, au sein d'un pluralisme légitime, un témoignage, personnel et collectif, du sérieux de leur foi par un service efficace et désintéressé des hommes³. »

Chrétiens dans l'action sociale.

Mais quelle est donc la voie d'une politisation du travail social en France ? Qui nous dira l'utopie concrète dont les travailleurs sociaux rêvent en secret ? Comment sortir de cette division normaux-anormaux qui permet tant de réalisations merveilleuses, comment critiquer de manière positive le concepts de normalité et d'intégration qui pèsent maintenant lourdement sur le travail social ? Pour moi, le grand risque actuel, c'est d'installer de nouveaux mandarins de l'action sociale : les professionnels, prenant conscience des dimensions politiques de leur travail social, risquent de profiter de leurs informations pour asseoir un nouveau pouvoir, en rejetant les usagers au niveau d'assistés. En fait, l'action et la recherche sociale sont l'affaire de tous : la population tout entière devrait être appelée à définir son action sociale, à en courir les risques et les avantages.

Par ailleurs, il y a plusieurs écoles d'action sociale qui, si elles ne s'ignorent pas, ont tendance à s'exclure, et à inventer leur modèle dans leur coin, à la base. Le souci de pluralisme devrait conduire à l'invention de lieux de rencontre où pouvoirs publics, employeurs, professionnels et populations pourraient échanger leurs expériences et leurs utopies (c'est d'ailleurs une des orientations du 6^e Plan, souvent contredites dans la pratique).

Enfin, l'utopie, encore davantage dans ce domaine que dans les autres, est une menace terrible. Le matériau du travail social exige une cohérence aussi forte que possible entre la recherche

3. Lettre de Paul VI au Cardinal Roy à l'occasion du 80^e anniversaire de *Rerum Novarum*.

RELIGIONS

être aussi glorifiés avec lui ¹. » St Paul insiste bien souvent sur cette liberté du chrétien, dans la reconnaissance du mystère de la Mort et de la Résurrection de Jésus, dans l'affirmation de cette lutte contre le péché, la mort. Cette liberté conduit le chrétien, dans l'intimité de l'Esprit Saint, à reconnaître la paternité de ce Dieu tout puissant sur lequel s'appuyaient les religions anciennes. Cette liberté conduit le chrétien à l'affirmation que l'histoire, son histoire individuelle, l'histoire de son époque, a un sens par rapport au dessein du Père ; cette liberté conduit le chrétien à une certaine foi, critique de toute réalisation de ce dessein, appelant une conversion.

Pour les travailleurs sociaux, cela conduit à pratiquer la distinction dont parlait déjà Maritain, entre la foi et l'idéologie. Pour sortir de la sacralisation de la politique ou de la technique, pour éviter de s'enliser dans la « sacrée politique » (c'est la faute à la société...) ou dans la « sacrée technique », il convient d'opérer cette distinction foi et idéologie, de la rendre opératoire dans le milieu des travailleurs sociaux.

Les mots sont ici bien suspects, il me faut les préciser : « L'idéologie consiste à donner un caractère absolu, conclusif, à ce qui ne représente qu'un aspect partiel de l'ensemble du réel ². » C'est une interprétation pseudo-scientifique du réel au service d'un dessein politique, afin de le légitimer après coup. La foi, par contre, affirme la signification de l'histoire humaine par rapport au dessein de Dieu, mais critique toute réalisation historique de ce dessein : la lumière critique de la foi sur toute l'histoire, sur toute évolution humaine est essentielle à la liberté du chrétien.

Les travailleurs sociaux chrétiens, s'ils veulent éviter une sacralisation abusive de leur pratique, sont donc conduits à la recherche d'une politisation de leur travail social, sans cesse critiquée par leur attachement à Jésus-Christ mort et ressuscité.

Le passage du social au politique s'avère nécessaire. « Selon sa vocation propre, le pouvoir politique doit savoir se dégager des intérêts particuliers pour envisager sa responsabilité à l'égard du bien de tous les hommes, en dépassant même les limites nationales. Prendre au sérieux la politique à ses divers niveaux — local, régional, national et mondial — c'est affirmer le devoir de l'homme, de tout homme, de reconnaître la réalité concrète et la valeur de la liberté de choix qui lui est offerte pour chercher à réaliser avec les autres le bien de la cité, de la

PATRICK GIROS

tement d'un îlot, lorsque tout s'explique uniquement au travers de la psychologie, c'est devenu une religion.

L'équipe devient alors la cellule de secte, où les initiés échangent les découvertes sur le passé de l'enfant. Le vocabulaire psychologique triomphe dans ces réunions, où il y a tant de transferts et de contre-transferts qu'on ne sait plus où l'on en est... Il est bien des équipes, Dieu soit loué, qui ne sont pas psychiatisées de cette manière : bien souvent, elles le regrettent, et recherchent les techniques permettant la communication de groupe. Il me semble parfois que la grande nostalgie de l'équipe pluridisciplinaire, où l'on puisse enfin servir totalement les jeunes en reconnaissant parfaitement leur identité, rejoint le mythe de la communauté idéale où l'on n'aurait rien à faire pour être reconnu et aimé. L'utopie, que l'on peut observer dans certains établissements du Québec, du Canada, consiste à faire partager aux jeunes eux-mêmes nos connaissances sur les troubles de leur Moi (certains jeunes, dans leur premier entretien, en viennent à dire pourquoi ils sont actuellement dans cet établissement, et de quels troubles ils souffrent). La communauté est alors devenu le Royaume où Dieu-Psychanalyste règne au milieu de ses disciples qui reconnaissent leurs imperfections au regard de la sagesse, de la science du Maître.

Les réticences envers les autres sciences humaines sont également bien significatives : on parle volontiers de l'insuffisance de l'explication de la relation mère-enfant en face d'un trouble du comportement, on étudie avec le plus grand soin la relation père-enfant, les relations de l'enfant à l'environnement familial, mais quant à aborder la question autrement, à considérer par exemple les conditions collectives de la vie de l'enfant, dans son milieu, dans sa ville, dans sa société, cela troublerait un ordre où l'on est inclus soi-même, où l'on serait observé en même temps qu'observateur. Ces résistances marquent l'évolution de la science en idéologie totalitaire, excluant toute foi, réduisant l'homme ou l'enfant à être le sujet de son histoire.

Le Temple de ces croyants, c'est, en un sens, le gouvernement du pays qui permet, dans sa grandeur, de réaliser tous ces services : grâce à lui, on peut donner sa vie, on est sûr de servir à quelque chose, du moment qu'on s'approche de ces exclus avec les armes de la connaissance. Bien sûr, les spécialistes ne sont pas assez nombreux, et l'on rêve secrètement ou publiquement d'un Etat qui pourrait reconnaître et traiter tous ses exclus, en adaptant chaque institution, chaque établissement au trouble dont ils peuvent souffrir. Une partie de la population soignerait l'autre partie : d'une part les bons, d'autre part, les faibles, malades, fous et inadaptés, parcellisés. Le Temple

1. Ro 8,14-17, voir aussi Ro 5,12 + 7,14-25 + 12,1 + 14,7.

2. Karl Rahner : « Le christianisme est-il une idéologie ? » (*Concilium*, éd. française, n° 6).

deviendrait alors universel, la prophétie juive serait applicable : toutes les nations païennes, tous les groupes exclus seraient récupérés, canalisés, exploités au nom de la science. Il n'y aurait vraiment plus besoin de la venue de Jésus-Christ, de sa Mort et de sa Résurrection ; plus besoin de conversion individuelle et d'évangélisation, plus besoin de pardon et d'espérance : Dieu serait connu.

Les millénaristes de l'identification.

Une troisième orientation, nettement minoritaire, m'apparaît comme le fait de nouveaux millénaristes : au lieu de sacraliser la politique, de sacraliser la technique, le meilleur parti à prendre est celui des victimes ; c'est la tentation d'immersion pure et simple. C'est au milieu des vaincus du siècle, des exclus de la société, des marginaux de la consommation que surgira une renaissance ; ce sont eux qui véhiculent, sans le savoir, sans encore le pouvoir, l'histoire de l'avenir. Alors, disent ces partisans de l'identification pure et simple, identifions-nous à ces victimes politiques, sociales, dans ce qu'elles ont de plus étrange, de plus étonnant pour découvrir avec elles les valeurs dont le monde vivra bientôt ; ainsi nous pourrions favoriser leur organisation, renouveler avec eux de l'intérieur le « système » pourri dans lequel nous vivons, ou faisons semblant de vivre. Au niveau de la déclaration, il y a bien des relents de démagogie et d'un certain populisme qui a vécu ; au niveau de la pratique, cela dégénère souvent en nouveaux conformismes, ou surtout en démissions absolues : si l'on ne peut pas tout faire dans ce domaine, on ne peut rien faire. Mais surtout cette orientation témoigne d'un horizontalisme étroit. Dieu ne se reconnaît plus qu'à travers l'histoire des hommes, l'histoire des pauvres, et il faut dire que bien des chrétiens négligent cette révélation de Dieu par son Esprit, mais Dieu s'est fait chair, et le Christ est déjà vainqueur du mal, de l'ignorance, de la misère, de l'erreur, de la mort. Ce n'est pas seulement au travers des hommes que nous pouvons reconnaître la révélation de Dieu, mais en son Fils Jésus, mort et ressuscité. La communion entre tous les hommes, à laquelle nous aspirons tous à notre manière, sera le fait du Royaume de Dieu qui se découvre comme en germe à travers l'histoire des hommes : le vouloir ici maintenant en totalité, en communauté ou en serre, relève des millénarismes qu'on peut observer régulièrement dans l'histoire du monde chrétien.

Foi et idéologie.

Mais alors ? N'y a-t-il aucune issue, aucune vérité, aucune certitude, aucune sécurité ? Sommes-nous réduits à sacraliser nos comportements et à démissionner, dès que nous nous apercevons que nous avons fabriqué une nouvelle religion ? Le silence des travailleurs sociaux, dans leur ensemble, est assez accablant : ils semblent se résigner à ne pas pouvoir dire ce qu'ils font, ils supportent avec résignation d'être méconnus, de leurs clients, de leurs employeurs, des pouvoirs publics. Très rebelles à toute manipulation (le groupe de pression est détruit avant même qu'il naisse), très hostiles à toute décision prise en dehors d'eux, très morcelés dans leurs catégories professionnelles, ils se donnent finalement au premier réformateur venu, qui précipite leur angoisse personnelle et leur émiettement professionnel. Il me semble reconnaître là un des éléments de la crise spirituelle que nous connaissons en France actuellement.

Il n'y a plus de Temple, il n'y a plus de Loi : les travailleurs sociaux sont obligés de dépasser la religion du livre, sur laquelle ils avaient pris l'habitude d'installer leur sécurité, leur identité. Ils en sont réduits à se poser la question fondamentale, la question ultime : il n'y a plus d'idoles, elles s'effondrent toutes ; il faut inventer une nouvelle manière d'être, une nouvelle manière de vivre, individuellement et socialement. C'est bien d'un effondrement qu'il s'agit : l'idéologie totalitaire a disparu, qui consistait à croire dans une société fondamentalement juste, hiérarchiquement ordonnée, où les riches s'organisaient pour permettre aux pauvres de vivre, où bénévolement il convenait de faire la charité qui n'était pas si loin de la justice qu'elle l'est actuellement. On est, bien sûr, tenté d'imaginer une nouvelle idéologie, qui remplace avantageusement l'ancienne, qui réassure cette sécurité dont on a tant besoin. Et si justement on acceptait cette insécurité fondamentale, cette question ultime, ce monde vide de tout Temple, de toute Loi, où serions-nous conduits ?

« Aussi bien, n'avez-vous pas reçu un esprit d'esclaves, pour retomber dans la crainte ; vous avez reçu un esprit de fils adoptifs qui nous fait nous écrier Abba, Père ! L'Esprit en personne se joint à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu. Enfants, et donc héritiers ; héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ, puisque nous souffrons avec lui pour